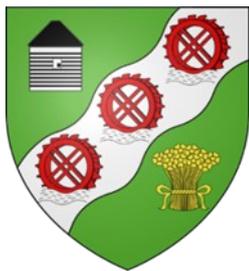


Mairie de
Rolleville



Numéro spécial anniversaire 80 ans Libération de Rolleville

2 septembre 1944 – 2 septembre 2024

Seules 7 personnes habitant Rolleville au 2 septembre 1944 sont encore présentes à ce jour dans notre village. Nous les avons rencontrées et nous avons rassemblé leurs souvenirs dans ce numéro spécial. Ces personnes nous ont réservé le meilleur accueil et nous les en remercions très sincèrement.



- Claude CERTAIN, ancien agriculteur, né en 1942 à Rolleville,
- Marie-Thérèse CARON, ancienne agricultrice, née en 1933 à Rolleville,
- Pierre CARON, ancien agriculteur, né en 1933 à Rolleville,
- Daniel LEBAS, ancien agriculteur, né en 1937 à Rolleville,
- Rémi MALANDAIN, né en 1931 à Rolleville,
- Evelyne PELLERIN, née en 1938 à Rolleville,
- Marc PELLERIN, ancien électricien installé à Rolleville, né en 1940 à Sanvic et arrivé à Rolleville en 1944



Claude CERTAIN



Marie-Thérèse et Pierre CARON



Daniel LEBAS



Rémy MALANDAIN



Evelyne et Marc PELLERIN

En 1944, ils avaient entre 2 ans et 13 ans. Voici leurs souvenirs.

Les logements :

Pierre Caron : Les Allemands logeaient à l'étage de la maison et devaient passer par la chambre de ma grand-mère pour accéder à leurs chambres.

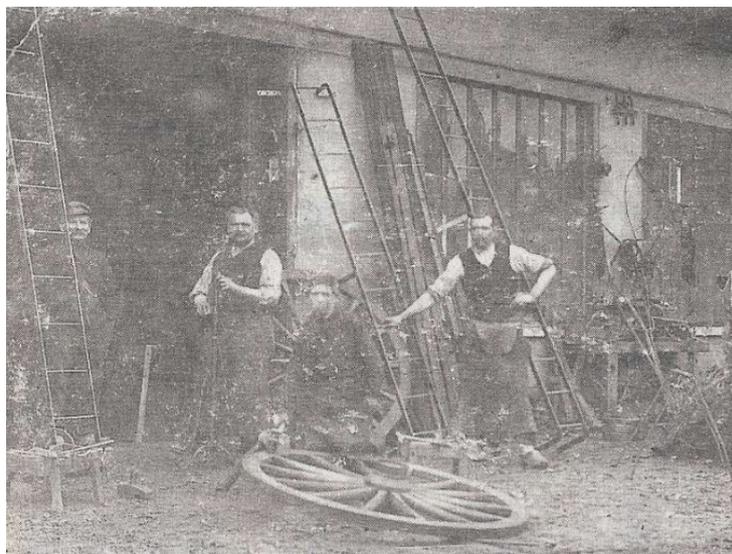
Daniel Lebas : La maison était pleine. Il y avait la famille, les réfugiés du Havre et les soldats. Tout ce monde dormait à l'étage, dans les chambres mais aussi dans la pièce de vie. De 1940 à 1944, la maison n'a jamais été fermée à clé car les Allemands allaient et venaient dans la maison à toute heure du jour et de la nuit.

Rémi Malandain : La maison (route du Fontenay) n'avait plus de vitres.

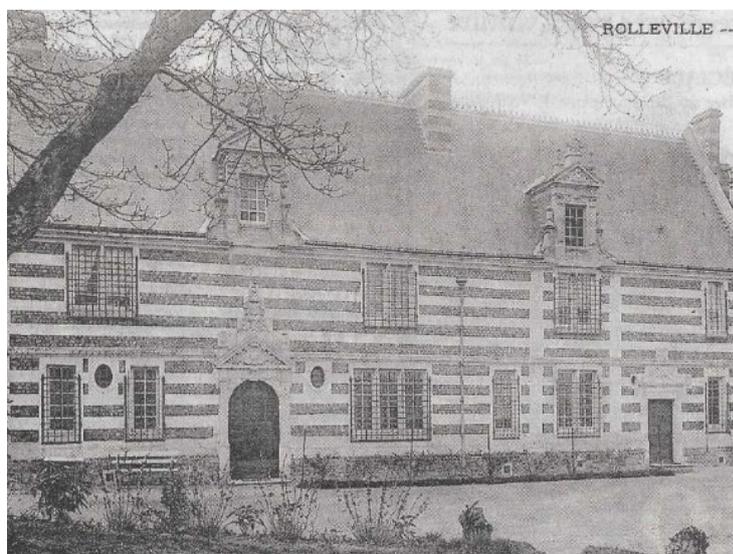
Le quotidien et la vie avec les Allemands

Marie-Thérèse Caron : Il était interdit de regarder et de parler devant les soldats allemands. Pour ma communion, j'avais eu les larmes aux yeux car un soldat allemand m'avait offert un saucisson. Des prisonniers mongols urinaient devant tout le monde.

Pierre Caron : Les Allemands avaient réquisitionné un des chevaux de la ferme. Mon père, élu de Rolleville était souvent interrogé ; il descendait alors à pied à la mairie. Les soldats allemands étaient très convenables. Ma famille était attentive aux informations délivrées par la radio. Jean Caillot avait retrouvé sa jument réquisitionnée dans la forêt de Bretonne. Il l'avait ramenée au Hameau du Lorient.



La Forge



Le Manoir (Kommandantur)

Daniel Lebas : Je montais régulièrement à l'étage pour aller voir les soldats allemands. Un Allemand surnommé « le boxeur » était très sympathique. C'est pendant la guerre que j'ai mangé ma première orange, donnée par un soldat allemand. L'orange est restée plusieurs jours sur la cheminée avant d'être consommée.

Rémi Malandain : Les Allemands chassaient beaucoup. Ils redescendaient fièrement la route du Fontenay avec les lièvres tués, installés sur une perche en bois. Les Allemands étaient venus frapper à la porte de la maison en parlant anglais pour voir si on ouvrait à l'ennemi. Je me rappelle que Marius Levesque avait fait part de son mécontentement aux Allemands. Il avait été emmené à la Kommandantur, installée au Manoir, rue René Coty. Il avait été libéré le soir.

Depuis le Lorient, on descendait chercher de l'eau pour abreuver le bétail avec un cheval et une citerne. Il fallait y aller plusieurs fois par jour. Les déchets étaient ramassés par un agriculteur avec une charrette et un cheval. Il y avait une décharge en haut de la rue Bénite à proximité de la ferme Mière.

Le pèlerinage de la sente Sainte Clotilde a continué à être organisé pendant la guerre. Avec 5 à 6 curés présents, les messes avaient lieu toute la journée.

Il y avait des forgerons allemands qui travaillaient à la forge de M. Lefebvre. Ils étaient prioritaires pour chauffer les fers car il y avait beaucoup de chevaux à ferrer avec les écuries du champ de foire.

Les alertes, les bombardements et les abris



Pierre Caron : Il y avait un abri au fond de la cour de la ferme Mière, sous terre, recouvert par des troncs d'arbres et des branches. On descendait par des escaliers et on s'y tenait debout. Il y avait une sortie de secours si l'entrée était bouchée. Il s'y retrouvaient jusqu'à 23 personnes pendant les bombardements : ma grand-mère avec 6 personnes de la famille, le percepteur du Havre réfugié avec sa famille (4 personnes), M. Vasset et son garçon, M. & Mme Caillot et leurs enfants de la ferme voisine qui n'avaient pas d'abri. Cet abri avait été creusé par les Allemands.

Marie-Thérèse Caron : Au retour de la messe du lundi de Pâques, suite à une alerte, la famille s'était couchée dans les orties en bordure du talus.

Daniel Lebas : 2 petits lits pour les enfants avaient été installés le long de la fenêtre dans la pièce principale. Un matin, suite aux bombardements de la nuit, une fenêtre avait été retrouvée dans le lit d'un des enfants. Un réfugié, installé dans le bâtiment de la ferme Levesque, se tenait les bras croisés sur le pas de la porte à 2 battants. Revêtu de 2 pulls, il a vu un éclat d'obus lui passer sous l'aisselle sans le blesser.

L'abri dans le fond de la cour était grand, 30 à 40 m², recouvert de 3 rangées d'arbres et de branches. Il y avait l'électricité et 3 sorties de secours.

Rémi Malandain : Il y avait un abri en branches le long de la route derrière la maison. Les Français avaient été réquisitionnés pour construire les blockhaus (toujours existants) en face de l'école des filles.

Au retour de l'école, tous les enfants du secteur remontaient à pied la côte du Fontenay. En cas d'alerte, ils se couchaient dans les talus. Au carrefour du Loriot, il y avait beaucoup de trous d'obus.

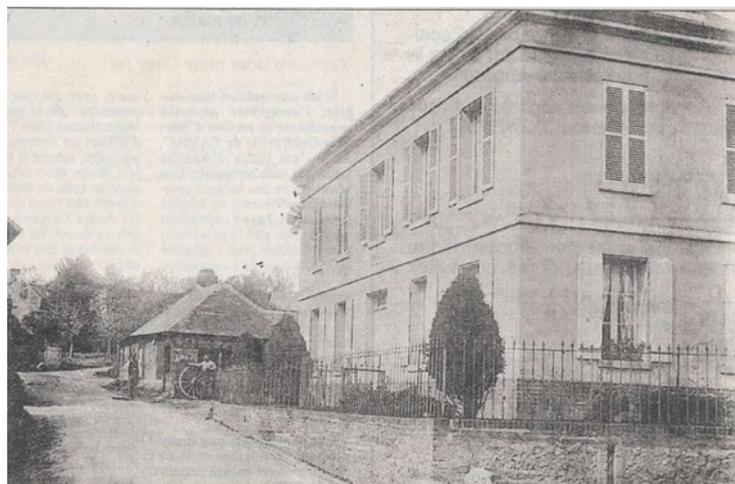
Marc Pellerin : Pendant la guerre, nous habitons au bout de la rue de la gare. Mon père était maraîcher. Il avait eu la visite d'un membre de la famille et avait cessé son travail, posant son louchet (bêche) pour aller boire un café à la maison. En prenant le café, ils ont entendu des tirs. De retour au jardin, il a constaté que son louchet était à terre ; il avait été touché par un tir.

Les locomotives à vapeur passaient à proximité de la maison. Certains jours, monter en train jusqu'à Criquetot était parfois dangereux avec les bombardements. Des cheminots avaient trouvé une solution pour ne pas y aller. Ils jetaient le charbon de la locomotive pour se trouver à cours de combustible. Ma famille récupérait le charbon jeté dans le talus pour se chauffer.



La gare

Ancienne Mairie



L'école

Daniel Lebas : Environ une trentaine d'enfants descendait matin, midi et soir à pied depuis le plateau pour aller à l'école (Rollevillais et réfugiés). Il n'y avait jamais de punis le midi car c'était trop court ; les punitions étaient toujours le soir. Les vacances scolaires d'été étaient du 15 juillet au 1^{er} octobre pour permettre la participation des enfants aux moissons et au ramassage des pommes de terre.

Rémi Malandain : L'école des garçons était occupée par les Allemands. La classe se déroulait au grenier de l'ancienne mairie. L'instituteur s'appelait M. Saint Yves. Une livre de beurre donnée à l'instituteur permettait d'être inscrit présent à l'école tout en allant travailler. Les grands garçons de l'école étaient parfois réquisitionnés pour aller faire des trous et planter les « asperges » (arbres abattus et plantés pour la défense aérienne) à la ferme Lévesque.

La ferme

Daniel Lebas : Pour faire la moisson, il fallait s'arrêter pour enlever les barbelés et passer la faucheuse. Tout le monde élevait des cochons pour se nourrir. Beaucoup de Havrais venaient à vélo pour trouver de la nourriture dans les fermes. On récupérait le « rapti » (pieds de colza coupés) pour le sécher et allumer le feu.

Rémi Malandain : Les enfants participaient à la moisson et au ramassage des pommes de terre. Ils étaient en « alloué » (payés à la corvée) avec leur mère. Les enfants allaient glaner blés et pommes de terre. Ma famille avait une petite mécanique pour battre le blé glané et nourrir les poules. En 1944, à 13 ans, j'ai été embauché chez M. Hervieux. Je travaillais de 6h à 12h et de 13h30 à 19h30, du lundi au samedi. Le dimanche était plus léger, je travaillais de 6h à 9h puis à midi, je devais traire 3 ou 4 vaches. Le dimanche après-midi était libre. Je devais rentrer à 18h pour la traite du soir. J'étais heureux et j'avais la chance d'être bien nourri. Je couchais dans l'écurie dans un lit en bois suspendu au-dessus des stalles. C'était confortable et il faisait bon l'hiver. J'avais un vélo à pneu plein pour aller travailler. Les pneus étaient fabriqués avec un tuyau cousu par M. Métrie, le cordonnier.



Fermes de Rolleville





Le 2 septembre, jour de la libération et après...

Pierre Caron : Bernard Lefebvre (FFI) et Jean Stankovitch (FFI) sont montés sur une chenillette, ils ont été tués sur le coup par les Allemands. J'ai appris leur décès par Rémi Malandain, petit commis à la ferme Hervieux. La raffinerie du Havre avait été bombardée 3 jours durant. Le dernier prisonnier rollevillais rentré en 1945 était René Renault.

Daniel Lebas : Une partie des Allemands est partie en juin 1944 comme renfort suite au débarquement. Des chenillettes et des véhicules anglais ont monté la rue Barbanchon en fin d'après-midi. Nous étions au jardin et les avons vus s'arrêter juste avant le carrefour de la ferme Bertrand. Nous nous sommes réfugiés dans l'abri au fond de la cour. Ma mère avait ma sœur Françoise, encore bébé dans les bras. Nous avons passé la soirée dans l'abri. Le lendemain, les couches qui étaient sur le fil à linge ont été retrouvées dans les arbres. Quand les anglais ont monté en convoi la route du Fontenay, ma famille épluchait des pommes sous la loge pour faire de la gelée. Le convoi anglais est resté un moment stationné au carrefour du Lorient. Puis les Allemands ont bombardé. 7 à 8 obus sont tombés dans la cour de la ferme. Le 3 septembre, 2 femmes ont été rasées entre la forge et la boulangerie. Dans la soirée, un employé de chez mon grand-père (ferme Goupil à l'Ormerie) est venu prendre des nouvelles. Un obus était tombé sur la laiterie installée à l'arrière de la maison de la ferme de l'Ormerie. Nous sommes partis le 3 septembre nous mettre en sécurité chez la famille Gouteux située sur l'autre versant de Rolleville. Nous y sommes restés 3 ou 4 jours avant de partir une semaine à Houquetot dans la famille. Mon père remontait juste à la ferme pour la traite. Les soldats américains ou anglais s'étaient installés quelques jours, avant de partir sur Le Havre dans la « battié ». Ils y faisaient du feu pour cuisiner. C'était très dangereux !

Rémi Malandain : Les avions anglais larguaient des bandelettes de papier aluminium pour ne pas être vus. Bernard Lefebvre (FFI) et Jean Stankovitch (FFI) ont été redescendu dans une bétailière tirée par un cheval. Le 3 septembre, il tombait des cordes, la rue Barbanchon était défoncée un peu plus haut que l'ancienne forge. Les Anglais ont mis des fagots pour faire passer les véhicules. Le 3 septembre, une colonne de chars anglais est montée par la rue Bénite. Ils ont été stationnés dans la cour de la ferme Fouqué au Lorient. Dans l'herbage attenant la cour de la maison, des canons anglais avaient été installés en direction du Havre. Après la guerre, on a fait les premiers feux d'artifice avec les munitions (balles à blanc) restantes qu'on faisait partir dans les champs de colza coupés dans le « rapti ».



Rue Abbé Maze



Rue Abbé Maze

Passé ce 2 septembre 1944, il faudra attendre le 8 mai 1945 pour voir *l'Armistice signé*.

Cette guerre aura vu périr plusieurs rollevillaises et rollevillais. Les citer dans ce numéro spécial, nous permet d'honorer leur mémoire.

Par ordonnance ministérielle, 5 personnes se sont vues délivrer la mention « Mort(e) pour la France »

Bernard Lefebvre et Jean Stankovitch (résistants FFI) : Le 2 septembre 1944, chargés d'accompagner les premiers véhicules alliés pour monter sur le plateau du Fontenay, ils étaient installés sur une chenillette anglaise. Arrivés à découvert entre le carrefour de la Ferme Bertrand et la ferme du Melay, ils seront victimes des tirs de l'armée allemande.

Alice Certain : Elle entend au loin 2 résistants blessés appeler au secours. Cette jeune mère de famille, en voulant leur porter secours avec son mari, sera grièvement blessée lors de ce mitraillage meurtrier. Elle décèdera 4 jours plus tard dans l'hôpital de campagne allemand au château de Saint Martin du Bec.

Pierre Martin : Le 22 août 1944, accompagnant son employeur (Monsieur Bertin, livreur de lait), il faisait route en camion entre Turretot et Criquetot. Il sera victime de tirs allemands.

Marcel Jeanne : Décédé le 18 mai 1940.

Sans oublier Roger Bertin, Raymond Follain, Georges Gougéard, Albert Lemieux et Julien Grancher

